

Sarah Berthiaume
Simon Boulerice

Mathieu Handfield
Jean-Philippe Baril Guérard

LES CICA
-TRISÉS
DE SAINT
SAUVIGNAC

Bouclard

PRINTEMPS

IL Y A toujours une fille qui a des gros seins avant les autres, dans une école. À Saint-Sauvignac, c'est ma sœur. Les seins de ma sœur sont parmi les plus belles affaires qui ont jamais poussé à l'intérieur des limites de la ville. Les mauvaises langues pourraient dire que la compétition est presque nulle, étant donné que, depuis des années, ils ont décidé d'arrêter d'investir dans l'aménagement paysager et ont remplacé tous les parterres de fleurs par des mosaïques en garnotte. Mais ça serait de la mauvaise foi. Parce que la vérité, c'est que les seins de ma sœur pourraient entrer en compétition avec n'importe quel végétal luxuriant de n'importe où sur la planète. Les seins de ma sœur, c'est les jardins de Babylone suspendus dans une brassière. Même éclosion délirante de fruits, de fleurs, de sève chaude qui pulse. Même victoire improbable contre la gravité. Il y en a même qui disent que le conseil de ville a pensé en

faire une attraction touristique. Mais pour ça, il va falloir attendre que ma sœur ait dix-huit ans, parce que sinon, des gens pourraient se plaindre pis ça ferait du tort à la municipalité.

Ma sœur s'appelle Chelsea. Chelsea Plourde. C'est la seule de toute la famille qui a un nom anglais. Un nom de cigarettes blondes, qu'on fumerait en cachette derrière un cabanon, en laissant des traces de gloss aux cerises sur le filtre. Je sais pas ce qui a pris à mes parents de choisir ce prénom-là. Je pense qu'ils ne le savent pas eux-mêmes. C'est comme s'ils avaient eu une révélation; comme s'ils avaient tout de suite su qu'à seize ans, leur fille aurait des seins comme des papayes mûres à point, et qu'il fallait lui donner un nom en conséquence. Il faut dire qu'elle porte bien son nom, ma sœur. À Saint-Sauvignac, c'est elle qui détient le record de la peau, toutes catégories. Le record des longs frenchs humides sur le bord des containers rouillés; le record du touche-pipi dans les abris Tempo, par soir de grand vent; le record des semi-pipes acrobatiques sur les kaboums du parc. Je le sais, parce que j'étais là. Toutes les fois. Cachée.

À force de l'espionner, j'ai pu comprendre sa tactique, à ma sœur: c'est celle de la plante carnivore. C'est jamais elle qui se jette sur sa proie; chaque fois, c'est la proie qui se jette sur elle, droit dans sa gueule de loup. Souvent, elle fait presque rien. Elle s'assoit quelque part, sur une balançoire, une borne-fontaine, une bouche d'égout. Une fois bien installée, elle fait éclore ses seins et attend que quelqu'un la spotte. Ça peut être long, mais ça finit toujours par arriver.

Et quand ça arrive, quelque chose en elle, un radar mystérieux, l'avertit, et elle change : elle devient plus rose, plus luisante, plus collante. Pour ça, elle traîne toujours des nouilles ramen dans sa sacoche. Ça fait partie du piège. Elle sait que, quand sa langue viendra s'entortiller autour de ses doigts pour lécher la petite poudre salée aux crevettes ou aux champignons, sa proie sera à sa merci. C'est pas moi qui le dis, c'est une loi de la nature : quand ma sœur sort ses ramen, c'est le début de la fin.

Après, ça se passe toujours à peu près dans le même ordre. Souvent, pour commencer, la proie se pitche dans les jardins de Babylone et se fourre le nez et la langue dans tout ce qu'elle peut trouver d'odeurs et de courbes. Pendant ce temps-là, ma sœur pousse des petits couinements de fromage à poutine, comme pour faire une trame sonore. Puis, quand la proie a la tête qui lui tourne à cause du manque de sang, elle accompagne les couinements de poutine de ma sœur par des râlements plus ou moins sourds, selon qu'elle a mué ou non. C'est à ce moment-là que ma sœur lui tâte l'entrejambe. À première vue, on pourrait croire qu'elle fait ça pour l'encourager, mais ça a rien à voir : c'est sa manière à elle d'analyser la situation. Après, ça continue un temps : Babylone, la poutine, les râlements, le manque de sang dans la tête... Et quand ma sœur sent sa proie bien mûre, quand elle sent son entrejambe sur le bord d'éclater au creux de sa main, elle prend sa sacoche pleine de ramen, pis elle s'en va.

Je pense que c'est la partie qu'elle aime le plus, en fait. La partie où elle prend sa sacoche, pis elle s'en va.

Le problème avec sa technique, à ma sœur, c'est que ça marche une seule fois par personne. Après avoir dû se croiser en pleurant dans un abri Tempo pour venir à bout de leur érection douloureuse, c'est rare que les gars reviennent la voir. C'est bien arrivé une ou deux fois, avec des masochistes ou des amoureux graves, mais la plupart du temps, ma sœur se retrouve en manque de proies. L'été dernier, déjà, elle avait dû se contenter des cousins en visite et des propriétaires de VTT au Festival du hamburger steak, parce que plus personne, en ville, osait toucher ses seins merveilleux. Mais cette année, les choses vont être différentes. Parce que cette année, c'est l'ouverture du Super Parc aquatique de Saint-Sauvignac.



La nouvelle est apparue comme un miracle, l'hiver passé, dans *Les cancans du Sud-Ouest*, le journal local. Un vendredi matin, comme sortie de nulle part, il y avait la photo d'une petite Chinoise inconnue sur le *front page* du journal. Elle avait un maillot de bain mauve et les cheveux mouillés, et elle hurlait de rire, toute écartillée dans une tripe en caoutchouc. Elle avait un peu l'air niaiseuse, mais personne s'en est vraiment formalisé, à cause de ce qu'il y avait écrit au-dessus de sa tête, en grosses lettres ballounes turquoise: « Un nouveau complexe aquatique pour Saint-Sauvignac!!! » On voyait bien, au nombre de points d'exclamation, qu'on avait raison de s'exciter. À l'école, ce jour-là, tout le monde avait lu l'article. Et tout le monde virait fou, littéralement. Madame Stéphanie a presque pleuré, tellement la classe était tannante. D'abord, il y a eu

une bataille d'eau à l'abreuvoir, juste avant la récré. Fidèle à elle-même, Mégane la témoin de Jéhovah s'est fait arroser plus que les autres et a pogné une pneumonie qui a pris des mois à guérir, parce que ses parents sont contre les médicaments. Mammouth est revenu du dîner avec « Glissade d'O rocks » écrit sur son bras et a essayé de nous faire croire que son père l'avait emmené se faire tatouer sur l'heure du midi (même si tout le monde voyait bien qu'il se l'était écrit lui-même avec un gros crayon Sharpie). On a même arrêté le cours de catéchèse pour chanter *De l'eau dans mes fougounes* comme une chorale d'église, pendant que madame Stéphanie menaçait d'annuler toutes les périodes-récompenses de l'année.

On apprendrait plus tard que le complexe aquatique, c'était un projet du conseil de ville, qui cherchait désespérément à amorcer une revitalisation du quartier situé de l'autre côté du chemin de fer, communément appelé « l'autre bord de la track » par tous les Sauvignois. En gros, ça comprenait la construction d'un lac artificiel, d'une piscine à vagues, d'un minirafting pour enfants et de neuf glissades extrêmes, dont la fameuse Calabrese, la glissade la plus à pic jamais construite en Outaouais. Personne poserait jamais de question à savoir pourquoi on avait choisi de donner un nom de saucisse épicée à une glissade d'eau, et c'était une bonne chose, parce que franchement, personne aurait su quoi répondre.



Un mois après l'annonce du miracle qui allait changer nos vies, ma sœur a avisé mes parents qu'elle allait passer

une entrevue pour une job d'été. Même si on était encore l'hiver, elle avait mis son haut de bikini vert fluo qui attache dans le cou, sa jupe crayon et ses UGG beiges, toutes défoncées. Ça fittait absolument pas, mais ses seins formidables harmonisaient l'ensemble de toute façon. En la voyant, ma mère a pris son air scandalisé et lui a demandé pour quelle job elle voulait postuler, habillée comme ça. « *Lifeguard* », que ma sœur a répondu, le plus naturellement du monde. Mon père a levé les yeux au ciel :

— Voyons, Chelsea. Ils vont pas t'engager comme *lifeguard* ! Tu sais même pas nager !

Ma mère a renchéri.

— Tu vas pas te promener l'autre bord de la track habillée de même, toujours ? T'as l'air de la chienne à Dada !

(Ça, c'est une insulte terrible, vous comprendrez plus tard pourquoi.)

Ma sœur a retroussé sa lèvre d'en haut, comme quand quelque chose l'écœure tellement que ça vaut même pas la peine qu'elle réponde. Puis, je l'ai vue remplir sa sacoche de ramen aux fruits de mer, ramasser sa doudoune et sortir en claquant la porte. Je sais exactement ce qu'elle pensait à ce moment-là. Elle pensait que mes parents étaient vraiment stupides de pas voir que la job de *lifeguard* était la seule job au monde qui pouvait lui convenir, à cause de l'uniforme en forme de bikini.

En faisant bien attention de pas me faire voir, je l'ai suivie jusqu'à la track : il fallait la franchir pour arriver aux roulettes où ils passaient les entrevues pour le personnel d'été. Ici, il faut bien souligner à quel point le seul fait d'enjamber

la track constituait, pour nous, un événement. Ça reposait surtout sur la légende urbaine qui voulait qu'un gars se soit suicidé ici, il y a une couple d'années. Pour une raison qu'on s'explique mal, le gars serait venu caler un demi-gallon d'eau de Javel et aurait agonisé sur la voie ferrée jusqu'à ce qu'un train du Canadien Pacifique abrège ses souffrances en le coupant en deux. Des fois, tard dans la nuit, il paraîtrait qu'on entend encore ses cris qui supplient quelqu'un d'appeler un centre antipoison.

Au moment précis où ma sœur a posé le pied de l'autre bord de la track, le ciel s'est assombri. On aurait dit qu'un gros nuage de soufre venait de passer devant le soleil. Il faut dire que l'air est différent, ici : c'est de l'air vicié, épais comme du gaz, avec des relents de caoutchouc, de pisser, de houblon fermenté pis d'eau de Javel. J'avais du mal à imaginer des familles en maillot de bain faire des pique-niques dans cet air-là, mais je me suis rassurée en me disant qu'ils avaient sûrement prévu une façon de vidanger l'air avant l'ouverture des glissades. Quand il s'agissait d'attractions touristiques, le conseil de ville avait la réputation de pas niaiser avec la puck.

En enjambant la track, j'ai regardé où je marchais pour éviter un rat mort pis je me suis fait couper par un vieux char turquoise qui est reparti en klaxonnant. J'ai failli vomir de peur, mais je suis arrivée à me retenir : l'autre bord de la track était déjà assez sale de même, ça servait à rien d'en rajouter.

Je me suis cachée derrière un banc de neige brun et j'ai observé ma sœur s'asseoir dans les marches de la roulotte

des entrevues pour avaler compulsivement un demi-paquet de poudre à ramen. Je pense qu'elle était un peu nerveuse. Sûrement parce que c'était la première fois qu'elle utilisait ses seins magiques à des fins professionnelles.

Je l'imaginai déjà entrer dans la roulotte et laisser tomber sa doudoune devant son futur employeur. Sûrement qu'elle aurait même pas besoin de lui faire des cris de fromage à poutine.

Quand il verrait ses seins magiques pulser dans le top de bikini vert fluo, il lui donnerait tout de suite la job de *lifeguard*, parce qu'il comprendrait que c'était la meilleure chose à faire. Pour elle, mais surtout pour les touristes, qui seraient pas passés par Saint-Sauvignac pour rien.

Et là, il est arrivé quelque chose de complètement inattendu. Quelque chose qu'on aurait jamais pu prévoir, ni ma sœur ni moi : c'est une femme qui a ouvert la porte. Une grosse femme à l'air bête, avec une teinture prune, un polar bourgogne et une face rappelant celle du rat mort que j'avais enjambé, trois minutes plus tôt. Ça augurait mal. La grosse femme à la teinture prune avait pas du tout l'air du genre à se laisser tenter par une visite dans les jardins de Babylone. Elle a invité ma sœur à entrer ; ma sœur a obéi en baissant la tête, comme si elle s'en allait à l'abattoir. J'ai pas pu voir en dedans ce qui s'est passé. Tout ce que j'ai vu, c'est ma sœur ressortir, quinze minutes plus tard, avec un air de bœuf, un polo rouge emballé dans du plastique et une nouvelle job de préposée au comptoir à friandises. La fin d'un rêve. C'est comme ça que j'appellerais ça.



Kung Fu Dinos. Casper. Hannah Montana. J'enfile les émissions du matin comme une mangeuse de chips. Pas parce que c'est bon, mais parce que c'est fait pour qu'on puisse pas s'arrêter. *Samantha. Zooville. Les Schtroumpfs.*

Tout m'ennuie à un point inimaginable. Je tourne mollement ma tête vers le micro-ondes: encore quinze minutes avant que ma sœur se lève. Chaque fin de semaine, c'est pareil; avant 10 h 30, j'ai rien d'autre à espionner que les faussetés débiles de la télévision.

Je trompe mon ennui en enfouissant ma tête sous un des coussins de cuir du sofa. J'arrive presque à arrêter d'entendre la voix agressante des bonshommes dans sa mauvaise traduction française. J'essaie de rester là le plus longtemps possible, malgré le manque d'air. Je sens mon haleine chaude sur le plat du coussin, l'odeur du cuir qui m'engourdit un peu. J'imagine une salle pleine de gros singes, qui écrivent des émissions jeunesse avec leurs doigts de pied et qui se font des pets sur la bedaine quand ils manquent d'inspiration. Ça a le mérite de me faire patienter un peu.

10 h 30 pile, heure du micro-ondes. Ma sœur sort de sa chambre avec son air d'adolescente endormie et ses bobettes assorties à sa camisole. Elle a l'air d'une annonce de La Senza Girl pas maquillée. Elle se fait un café Maxwell House même si mes parents sont contre, et vient s'asseoir sur le sofa à côté de moi, comme si j'existais pas. Je la regarde regarder *Bob l'éponge* en tétant son café. À chaque gorgée, elle grimace, comme si elle buvait de l'essence. Je sais qu'elle aime pas le café, ma sœur. Elle en boit juste parce que c'est censé faire